
NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
12
25 A
26

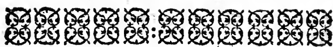
NOUVEAUX
DIALOGUES
DES
MORTS.



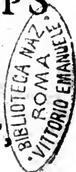


A COLOGNE,
Chez JAQUES DULONT.

M. DC. LXXXIII.



A LUCIEN, AUX CHAMPS ELISIENS.



ILLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'aprés avoir pris une idée qui vous appartient, je reconnoisse du moins que je l'ay prise, & que je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vray Heros de l'Epitre Dedicatoire; c'est luy dont on peut publier les loüanges avec sincerité, & qu'on doit choisir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ay été bien hardi d'avoir osé travailler sur vôtre Plan;

 mais

mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ay quelque lieu d'esperer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moy, & j'ose vous dire que si par hazard mes Dialogues avoient un peu de succés, il vous feroient plus d'honneur que les vôtres même ne vous en ont fait, puis qu'on verroit que cette idée est assez jolie, pour n'avoir pas besoin d'être bien executée. J'ay fait tant de fonds sur elle, que j'ay crû qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ay supprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient heriter, & à qui ils faisoient

ſoient la cour ! Mais aprés tout, puis que vous aviez inventé ce deſſein, il étoit raiſonnable que vous en priſſiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ay tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez propoſée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ay fait moraliſer tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler, s'ils n'euſſent eu à dire que des choſes inutiles, que des Vivans diroient bien. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut ſuppoſer que les Morts ſont Gens de grande reflexion, tant à cauſe de leur experience que de leur loiſir; & en effet, ce ſeroit grand' pitié qu'ils ne penſaſſent pas un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils doivent regarder les choſes d'ici haut avec une tranquilité & une indifference mêlées d'un reſte d'intereſt qu'ils y prennent, & tout cela les rend fort propres à en diſcourir. Vous n'avez pas crû qu'ils fuſſent de grands par-

 leurs,

leurs, & vous avez fait presque tous leurs Dialogues tres-courts. J'ay suivi vôtre pensée, qui étoit fondée sur beaucoup d'apparence. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bien-tôt le bout de toutes les matieres. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairez pour convenir de tout les uns avec les autres, & par consequent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres Ignorans, qui ne découvrons pas la verité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entreheurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caracteres, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposez. Quand on a une fois conçû dans le monde une opinion des Gens, on n'en sçauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à suivre ces opi-

nions communes, & j'ay peint les Morts tels à peu prés qu'ils étoient pendant leur vie, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en ſuppoſer quelques-uns, & peut-être même auſſi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ay pas eu beſoin de ce privilege. L'Hiſtoire me fourniſſoit aſſez de veritables Morts, & d'Avantures veritables; je n'ay emprunté aucun ſecours de la Fiction. Vous ne ſerez pas ſurpris que des Morts parlent de ce qui s'eſt paſſé long-temps aprés eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je ſuis ſûr qu'à l'heure qu'il eſt, vous connoiſſez la France ſur une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous ſçavez qu'elle eſt aujourd'huy pour les Lettres ce que la Grece étoit autrefois. Sur tout, vôtre illuſtre Traducteur, qui vous a ſi bien fait parler nôtre Langue, n'aura pas manqué de

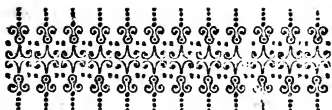
vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre vôtre ſtile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ſes expreſſions cette ſimplicité fine, & cet enjoüement naïf, qui ſont ſi propres pour le Dialogue! Pour moy, je n'ay garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien ſçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.



DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS.



DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINE'.

PHRINE'.



OUS pouvez le ſçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les Murailles de Thébes, que vous aviez ruïnées, pourvû que l'on y mît cette Inſcription. *Alexandre le Grand avoit abatu ces Murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand' peur que

les Siecles à venir n'ignoraſſent quel Métier vous aviez fait?

PHRINE'.

J'y avois excellé ; & toutes les Perſonnes extraordinaires dans quelque Profeſſion que ce puiſſe être, ont la folie des Monumens & des Inſcriptions.

ALEXANDRE.

Il eſt vray que Rhodope l'avoit déja euë avant vous. Sa beauté luy valut tant d'argent, qu'elle en bâtit en Egypte une de ces fameuſes Pyramides qui ſont encore ſur pied; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans le Païs, & dans le Siecle où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI-

PHRINE'.

Mais moy, j'avois cet avantage par dessus Rhodope, qu'en rétablissant les Murailles de Thébes, je me mettois en paralelle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquerant du monde, & que je faisois voir que ma beauté avoit pû reparer les ravages que vôtre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses qui assurément n'étoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous sçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINE'.

Et vous, vous étes fort satisfait d'avoir desolé la meilleure partie de l'Univers? Que vous eussiez été attrapé, si chaque Ville que vous avez ruïnée, eût eu une Phriné! Il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALE-

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un grand Conquerant.

PHRINE.

Et moy une petite Conquerante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tout Païs, & les Rois même, ni les Conquerans, n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, vôtre Pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'Orateur Demosthene, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux; Et une autre Phriné que moy (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une Cause fort importante, son Avocat qui avoit épuisé vainement toute son éloquence pour elle,

s'a-

s'avisa de luy arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & aussitôt à la veuë des beautez qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne pût pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le severe Aréopage.

ALEXANDRE.

Quoy que vous ayez appellé encore une Phriné à vôtre secours, je ne croy pas que le party d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grand' pitié si....

PHRINE'.

Je sçay ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchois de vôtre gloire, ce qui ne vous en appartient pas; si je don-

donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en est deuë, croyez-vous que vous n'y perdissiez guere? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moy, c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce Personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRINE'.

Non, non, car je suis de bonne foy. J'avouë que j'ay extremement outré le caractere de jolie Femme, mais vous avez aussi outré celuy de Grand Homme. Vous & moy nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans

l'or-

l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les Murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne faloit. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquerir la Grece, les Isles voisines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable; mais de courir toûjours, sans sçavoir où, & de prendre toûjours des Villes, sans sçavoir pourquoy, & d'executer toûjours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plû à beaucoup de Personnes bien sensées.

ALEXANDRE.

Que ces Personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moy.

PHRI-

PHRINE'.

Ni de moy non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caracteres les plus raisonnables qui y sont les plus propres.



DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Bœuf sur tes épaules, aux Jeux Olimpiques?

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusques sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où

sont

ſont ſortis une infinité de braves Athletes. Au contraire, ta Ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes Habitans, qui avoient banni les Coqs, de peur d'en être éveillez, & qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi delicat qu'ils le vouloient.

SMINDIRIDE.

Tu te moques des Sibarites; mais toy, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un Bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de luy reſſembler beaucoup?

MILON.

Et toy, crois-tu avoir reſſemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feüilles de Roſes, dont ton Lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toy qui s'étoit pliée en deux?

SMIN-

SMINDIRIDE.

Il eſt vray que j'ay eu cette delicateſſe ; mais pourquoy te paroît-elle ſi étrange ?

MILON.

Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas ?

SMINDIRIDE.

Quoy, n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe, à qui il a rendu des ſervices ſignalez, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination ?

MILON.

Non, je n'en ay jamais vû. Mais quand cela ſeroit ?

SMIN-

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, & que ses desseins auroient réüssi sur des mesures fausses & mal prises?

MILON.

Non, je n'en ay point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMINDIRIDE.

Que cet Amant, & ce Conquerant, & generalement presque tous les Hommes, quoyque couchez sur des Fleurs, ne sçauroient dormir, s'il y en a une seule feüille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feüilles se tien-



tiennent étenduës, & qu'aucune ne ſe plie; cependant le ply d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne ſuis pas fort ſçavant ſur ces matieres-là; mais il me ſemble que toy, & l'Amant, & le Conquerant que tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes vous avez extrémement tort. Pourquoy vous rendez-vous ſi delicats?

SMINDIRIDE.

Ah! Milon, les Gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toy, mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MILON.

Je voy bien ce que c'eſt. Les Gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur delicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veu-

veulent bien être ſenſibles aux plus petits deſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux, & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMINDIRIDE.

Ce n'eſt point du tout cela. Les Gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

MILON.

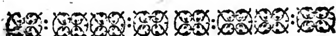
Ils ſont donc fous, de s'amuſer à être ſi delicats.

SMINDIRIDE.

Voilà le malheur. La delicateſſe eſt tout à fait digne des Hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualitez & de l'eſprit, & du cœur. On ſe ſçait bon gré d'en avoir, on tâche à en acquerir quand on n'en a pas; cependant la delicateſſe diminuë le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe

qu'on

qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les Hommes ſont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agreables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.



DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HElas! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſçavez comme j'ay vécu. Je garday une fidelité ſi exacte à mon premier Mary, que je me brûlay toute vive, plûtôt que d'en épouſer un ſecond. Cependant je n'ay pû être à couvert de la médiſance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile, de changer une Prude

Prude auſſi ſevere que moy, en une jeune Coquete, qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger dés le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la verité, le Bucher où je fus conſumée, m'eſt demeuré. Mais devinez pourquoy je m'y jette? Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage, c'eſt parce que je ſuis au deſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE.

De bonne foy, cela peut avoir des conſequences tres-dangereuſes. Il n'y aura plus guere de Femmes qui veüillent ſe brûler par fidelité conjugale, ſi aprés leur mort un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être vôtre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans vôtre vie quelque intrigue que vous eſperiez qui ne ſeroit pas connuë. Que

sçait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foy de vôtre Bucher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vray-semblance, je ne me plaindrois pas tant de luy: mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fusse au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites-là est quelque chose. Cependant, Enée & vous, vous paroissiez extrémement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner vôtre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des Païs étrangers; il étoit Veuf, vous étiez Veuve; voilà bien des rapports. Il est vray que vous êtes née trois cens ans aprés luy; mais Virgile a vû tant de raisons

pour vous assortir ensemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous separoient, n'étoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raisonnement est-ce là ? Quoy, trois cens ans ne sont pas toûjours trois cens ans, & malgré cet obstacle, deux Gens peuvent se rencontrer, & s'aimer ?

STRATONICE.

Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il étoit Homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il me deshonorât, pour mettre ce beau mystere dans ses Ouvrages ?

STRATONICE.

Mais quoy ? vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choſes impertinentes ?

DIDON.

Rien moins. C'eſt le plus beau morceau de ſon Poëme, que celuy où il me fait paroître. Il me l'a recité icy ; mais, à la médiſance prés, c'eſt quelque choſe de divin ; & s'il étoit obligé à me reconnoître dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

Dequoy vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas euë ; voilà un grand malheur ! Mais en recompenſe on vous donne de la beauté & de l'eſprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DIDON.

Quelle conſolation !

STRATONICE.

Je ne ſçay comment vous êtes faite ; mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit ou de leur beauté. Pour moy, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre qui étoit à la Cour du Roy de Syrie mon Mary, fut mal-content de moy ; & pour ſe venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il expoſa ſon Tableau, & prit auſſi-tôt la fuite. Mes Sujets, zelez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoy que les attitudes qu'on m'y donnoit, ne fuſſent pas avantageuſes à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnay.

Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon, si le premier merite d'une Femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRATONICE.

Je ne décide point quel est ce premier merite; mais dans l'usage ordinaire, la premiere question que l'on fait sur une Femme qu'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit*? Il arrive rarement qu'on fasse une troisiéme question.



DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chansonnettes eût osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moy ?

ANACREON.

Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe ; mais moy, avec mes Chansonnettes, je n'ay pas laissé d'être appellé le sage Anacreon, & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celuy de Sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne songeoient pas trop bien

bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la meriter?

ANACREON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveille est, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celuy de Philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les Questions épineuses de la Dialectique? Combien avez-vous composé de gros Volumes sur des matieres obscures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARISTOTE.

J'avouë que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, & qu'il faloit être bien habile pour trouver moyen d'acquerir plus de gloire avec vôtre Lut & vôtre Bouteille, que les plus Grands Hom-

Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANACREON.

Vous prétendez railler; mais je vous soûtiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ay chanté, & comme j'ay bû, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter & pour boire comme moy, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toûjours le temps comme il viendroit; enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à regler chez soy; & quoy qu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guerir ni de l'ambition, ni de l'avarice; on se fait une entrée agreable à la Cour du grand Alexandre;

on s'attire des Presens de cinq cens mille écus, que l'on n'employe pas entierement en experiences de Physique, selon l'intention du Donateur; & en un mot, cette sorte de Philosophie mene à des choses assez opposées à la Philosophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait icy bas bien des médisances de moy; mais aprés tout, l'Homme n'est Homme que par la raison, & rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la Nature, & à déveloper toutes ces Enigmes qu'elle nous propose.

ANACREON.

Voilà comme les Hommes renversent l'usage de tout. La Philosophie est en elle-même une chose admirable, & qui leur peut être fort utile; mais parce qu'elle les incommode-

moderoit, si elle se mêloit de leurs affaires, & si elle demeuroit auprés d'eux à regler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planettes, & en mesurer les mouvemens, ou bien ils la promenent sur la Terre pour luy faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toûjours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des Causes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANACREON.

La Philosophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature,

& le Philoſophe penſe à ſoy. Mais qui eût voulu l'être à une condition ſi dure? Helas! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les Philoſophes d'être Philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent Aſtronomes, ou Phyſiciens. Pour moy, je n'ay point été d'humeur à m'engager dans les Spéculations; mais je ſuis ſûr qu'il y a moins de Philoſophie dans beaucoup de Livres, qui font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſez tant; dans celle-cy par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or.
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En luy donnant mon treſor.
Mais ſi la Parque ſevere
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus neceſſaire;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſoucy.

ARIS-

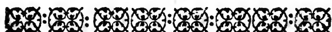
ARISTOTE.

Si vous ne voulez appeller Philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choses qui valent bien vôtre Chanson; car enfin cette obscurité qu'on m'a reprochée, & qui se trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne se trouve nullement dans ce que j'ay écrit sur cette matiere; & tout le monde a avoüé qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ay dit des passions.

ANACREON.

Quel abus! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les Hommes donnent volontiers à la Philosophie leurs maux à considerer, mais non pas à guerir; & ils ont trouvé le secret de faire une Morale qui ne les tou-

touche pas de plus prés que l'Astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, & les Poltrons qui se battent sur la définition du Magnanime?



DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

En verité, toutes les Fables que vous venez de me reciter, ne peuvent être assez admirées. Il a falu beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits Contes, les Instructions les plus importantes que la Morale puisse donner & pour couvrir ses pensées sous des Images aussi justes & aussi familieres que celles-là.

ESOPE.

Il m'eſt bien doux d'être loüé ſur cet Art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HOMERE.

Moy? je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESOPE.

Quoy, n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſteres dans vos Ouvrages?

HOMERE.

Helas! point du tout.

ESOPE.

Cependant tous les Sçavans de mon temps le diſoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odiſſée, à quoy ils ne donnaſſent des Allegories les plus belles du monde. Ils ſoûtenoient que tous les ſecrets de la Theologie, de la Phyſique, de la Morale,

rale, & des Mathematiques même, étoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Veritablement il y avoit quelque difficulté à les déveloper, & où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique; mais à cela prés ils convenoient que vous aviez tout ſçû, & tout dit, à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir je m'étois bien douté, que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophetiſer à bon conte des choſes éloignées en attendant l'évenement; il n'eſt rien tel auſſi que de debiter des Fables en attendant l'Allegorie.

ESOPE.

Il faloit que vous fuſſiez bien hardi pour vous repoſer ſur vos Lecteurs, du ſoin de mettre des Allegories dans

dans vos Poëmes. Où en euſſiez-vous été ſi on les eût pris au pié de la lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

ESOPE.

Quoy? ces Dieux qui s'entreſtropient, ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une aſſemblée de Divinitez, menace *l'Auguſte* Junon de la battre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un ſeul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en piéces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter) tout cela eût été bon ſans Allegorie?

HOMERE.

Pourquoy non? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vray? détrompez-vous. L'eſprit

prit humain, & le faux, ſimpatiſent extremement. Si vous avez la verité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire ſans contenir aucune verité. Ainſi le vray a beſoin d'emprunter la figure du faux pour être agreablement reçû dans l'eſprit humain; mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & ſa demeure ordinaire, & le vray y eſt étranger. Je vous diray bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des Fables allegoriques, il eût bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'Allegorie; & en effet, vous devez ſçavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſteres à part, n'ont point été trouvez ridicules.

ESOPE.

Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croye que les Bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

HOMERE.

Voilà une plaisante peur.

ESOPE.

Hé quoy? si l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les discours que vous leur avez fait tenir; pourquoy ne croira-t-on pas que les Bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ay fait parler?

HOMERE.

Ah! ce n'est pas la même chose. Les Hommes veulent bien que les Dieux soient aussi foux qu'eux; mais ils ne veulent pas que les Bêtes soient aussi sages.



DIALOGUE VI.

ATHENAÏS, ICASIE.

ICASIE.

PUis que vous voulez ſçavoir mon avanture, la voici. L'Empereur ſous qui je vivois, voulut ſe marier; & pour mieux choiſir une Imperatrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, ſe trouvaſſent à Conſtantinople. Dieu ſçait l'affluence qu'il y eût. J'y allay, & je ne doutay point qu'avec beaucoup de jeuneſſe, avec des yeux tres-vifs, & un air aſſez agreable & aſſez fin, je ne pûſſe diſputer l'Empire. Le jour que ſe tint l'Aſſemblee de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les viſages les unes des autres; & je remarquay avec plai-

plaiſir que mes Rivales me regardoient d'aſſez mauvais œil. L'Empereur parut. Il paſſa d'abord pluſieurs rangs de belles ſans rien dire; mais quand il vint à moy, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arrêterent. *En verité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les Femmes ſont bien dangereuſes; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crûs qu'il n'étoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'étois Imperatrice; & dans le trouble d'eſperance & de joye où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En recompenſe, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette reponſe gâta tout. L'Empereur la trouva ſi ſpirituelle, qu'il n'oſa m'épouſer.

ATHENAIS.

Il faloit que cet Empereur-là fût d'un caractere bien étrange pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y con-

connût guere, pour croire que vôtre réponse en marquât beaucoup; car franchement elle n'est point trop bonne,& vous n'avez pas grand' chose à vous reprocher.

ICASIE.

Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a faite Imperatrice; & moy, la seule apparence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous sçaviez même encore la Philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; & avec tout cela vous ne laissâtes pas d'épouser Theodose le jeune.

ATHENAIS.

Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grand' peur. Mon Pere, aprés avoir fait de moy une Fille fort sçavante & fort spirituelle, me des-herita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire vray, je le croyois comme luy. Mais à present

ſent je voy bien que je courois un grand hazard, & qu'il n'étoit pas impoſſible que je ne demeuraſſe-là ſans aucun bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

ICASIE.

Voilà comme il faut ſe regler ſur les exemples. Il ſeroit aſſez plaiſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvay, quelque autre qui ſçauroit mon Hiſtoire & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

ATHENAIS.

Je ne voudrois pas répondre que cela luy réüſſit, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent on fait par hazard des plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas oüi parler d'un Peintre qui avoit ſi bien peint des Grapes de Raiſin, que des Oiſeaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle reputation cela luy donna. Mais les Raiſins étoient

por-

portez dans le Tableau par un petit Païſan ; & on diſoit au Peintre, qu'à la verité il faloit qu'ils fuſſent bien faits, puis qu'ils attiroient les Oiſeaux ; mais qu'il faloit auſſi que le petit Païſan fût bien mal fait, puis que les Oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant ſi le Peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit Païſan, les Raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccés prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE.

En verité, quoy qu'on faſſe dans le monde, on ne ſçait ce qu'on fait ; & aprés l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on ſe conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été neceſſaire. Tout eſt incertain. Il ſemble que la Fortune ait ſoin de donner des ſuccés differens aux mêmes choſes, afin de ſe moquer toûjours de la raiſon humaine, qui ne peut avoir de regle aſſurée.

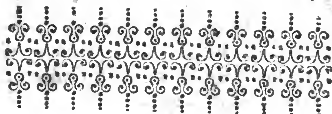
DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS,

AVEC

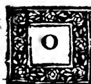
LES MODERNES.



DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.



UY, je fus bel Esprit dans mon siecle, & je fis auprés des Princes une fortune assez considerable.

AUGUSTE.

Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARETIN.

Point du tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, & cela n'eût pas pû être si je me fusse amusé

à loüer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns battoient, les autres étoient battus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs loüanges.

AUGUSTE.

Que faisiez-vous donc?

P. ARETIN.

Je faisois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panegyrique; mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V. dont assurément vous avez entendu parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal à propos, vers les Côtes de l'Afrique, m'envoya aussi-tôt une assez belle Chaîne d'or. Je la reçûs, & la regardant tristement; *ah! c'est là bien peu de chose*, m'écriay-je, *pour une aussi gran-*

grande folie que celle qu'il a faite.

AUGUSTE.

Vous aviez trouvé une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARETIN.

N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſperance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſottiſes d'autruy? C'eſt un bon fonds, & qui rapporte toûjours bien.

AUGUSTE.

Quoy que vous en puiſſiez dire, le métier de loüer eſt plus ſûr, & par conſequent meilleur.

P. ARETIN.

Que voulez-vous? je n'étois pas aſſez impudent pour loüer.

AUGUSTE.

Et vous l'étiez bien aſſez pour

faire des Satires ſur les Têtes couronnées ?

P. ARETIN.

Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des Satires, il n'eſt pas toûjours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait, mais ſeulement le Bâton ; au lieu que pour donner de certaines loüanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut en quelque ſorte mépriſer ceux-mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel party vous prendriez parmy les Dieux, & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriez du ſoin des affaires de la Terre, ou ſi vous vous feriez Dieu Marin, en épouſant une Fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ſes eaux, l'honneur de vôtre alliance, ou enfin ſi vous voudriez vous loger dans le Ciel, auprés du Scorpion qui tenoit la place de deux Signes, & qui en

en vôtre consideration se seroit mis plus à l'étroit?

AUGUSTE.

Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loüé, on ne prend pas les loüanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent, est bien soulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit meriter des loüanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne meriter pas celles qu'on reçoit?

P. ARETIN.

Vous esperiez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nimphe de la Mer, ou que vous auriez un Apartement dans le Zodiaque?

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de loüanges-là, on en rabat quelque chose,

pour les reduire à une mesure un peu plus raisonnable ; mais à la verité on n'en rabat guere, & on se fait à soy-même bonne composition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on soit loüé, on en tirera toûjours le profit de croire qu'on est au dessus de toutes les loüanges ordinaires, & que par son merite on a réduit ceux qui loüoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARETIN.

Je voy bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les loüanges dans tous les excés; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes ? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos Ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, selon toute vôtre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la temerité de s'opposer à vous,

& que dés que vous aviez fait quelque action de douceur, les chôses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On loüoit une partie de vôtre vie aux dépens de l'autre. Pour moy, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'eussiez dit, *choisissez de la severité, ou de la clemence, pour en faire le vray caractere d'un Heros; mais aprés cela tenez-vous-en à vôtre choix.*

AUGUSTE.

Pourquoy voulez-vous qu'on y regarde de si prés? Il est avantageux aux Grands, que toutes les matieres soient problematiques pour la flaterie. Quoy qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être loüez; & s'ils le font sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de merite.

P. ARETIN.

Mais quoy ? Ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les Eloges dont on vous accabloit ? Etoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachez à vôtre rang ? Les loüanges ne diſtinguent point les Princes ; on n'en donne pas plus aux Heros qu'aux autres ; mais la Poſterité diſtingue les loüanges qu'on a données à differens Princes. Elles en confirme les unes, & declare les autres de viles flateries.

AUGUSTE.

Vous conviendrez donc du moins que je meritois les loüanges que j'ay reçûës, puis qu'il eſt ſûr que la poſterité les a ratifiées par ſon jugement. J'ay même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoûtumée à me regarder comme le modelle des Princes, qu'on les loüe d'ordinaire en me les com-

comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARETIN.

Conſolez-vous. On ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui viennent ici, parlent de Loüis XIV. qui regne aujourd'huy en France, c'eſt luy qu'on regardera deſormais comme le modelle des Princes, & je prévoy qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir loüer davantage, qu'en oſant les comparer à ce grand Roy.

AUGUSTE.

Hé bien? Ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exageration ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

P. ARETIN.

Cela pourra être. On eſt ſi avide de loüanges, qu'on les a diſpenſées, & de la juſteſſe, & de la verité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AUGUSTE.

Il paroît bien que vous voudriez exterminer les loüanges. S'il faloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner ?

P. ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient sans interêt. Il n'appartient qu'à eux de loüer. D'où vient que vôtre Virgile a si bien loüé Caton, en disant qu'il préside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont separez d'avec les autres? C'est que ce Caton étoit mort, & que Virgile n'esperoit plus rien ni de luy, ni de sa Famille. D'où vient qu'il vous a si mal loüé au commencement de ses Georgiques ? Il avoit pension de vous.

AUGUSTE.

J'ay donc perdu bien de l'argent en loüanges ?

P. ARE-

P. ARETIN.

J'en suis fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos Successeurs, qui aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprés, que l'on composât jamais de Vers pour luy?

AUGUSTE.

Hélas! Il avoit plus de raison que moy. Les vrayes loüanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous; mais celles que nous arrachons.



DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL est vray que dans les passions que nous avons eües toutes deux, les Muses ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément; mais il

il y a cette difference, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans, & moy j'étois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien ? cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAURE.

Je n'en suis pas surprise, car je sçay que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les Hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poësies. Le Personnage d'une Femme n'est que de se défendre.

SAPHO.

Entre-nous, j'en étois un peu fâchée ; c'est une injustice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celuy de se défendre. LAU-

LAURE.

Ne nous plaignons point, nôtre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toûjours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que ſi les Hommes nous attaquent, ils ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer, mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir par tant de douces attaques ſi long-temps continuées, & redoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquête de vôtre cœur?

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques? Ils en voyent le succés avec plaisir dans tous les progrés qu'ils font auprés de nous; & nous, nous serions bien fâchées que nôtre résistance eût trop de succés.

LAURE.

Mais enfin, quoy qu'aprés tous leurs soins, ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toûjours une espece de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimez que celuy de triompher

de

de la Personne qui les aime ; & les Amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont Conquerans.

LAURE.

Quoy ? auriez-vous voulu qu'on eût établi que les Femmes attaqueroient les Hommes ?

SAPHO.

Et quel besoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres se défendent ? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh ! les choses iroient trop vîte, & l'amour est un commerce si agreable, qu'on a bien fait de le prolonger le plus qu'on a pû. Que seroit-ce si l'on étoit reçû dés que l'on s'offriroit ? Que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire ; toutes ces inquietudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plû ;

tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux ; enfin tout cet agreable mêlange de plaisirs & de peines, qu'on appelle amour. Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à se tenir sur la défensive. Aussi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse ? A ce compte elles les attaqueroient mieux.

LAURE.

Oüi, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe resiste, on veut qu'il resiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celuy qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter luy-même. Il doit n'être ni si foible qu'il se

se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est-là nôtre caractere, & ce ne seroit peut-être pas celuy des Hommes. Croyez-moy, aprés qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont; & que la réforme qu'on prétendroit y apporter, gâteroit tout.



DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Est donc vous, divin Socrate! Que j'ay de joye de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce Païs-ci, & dés mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin aprés avoir rempli mon Livre de vôtre

tre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous possediez cette vertu si * *naïve*, dont les *allûres* étoient si naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siecles où vous viviez.

SOCRATE.

Je suis bien-aise de voir un Mort qui me paroît avoir été Philosophe; mais comme vous étes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a longtemps que je n'ay vû ici personne, (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrémement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

* *Termes de Montaigne.*

SOCRATE.

J'en ſuis ravi. Je m'étois toûjours bien douté qu'il faloit qu'il devint meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire ? Il eſt plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſçavoir de vous l'Hiſtoire du temps que vous avez vû, & où regnoit tant de probité, & de droiture.

SOCRATE.

Et moy, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiecle où vous venez de vivre. Quoy? Les Hommes d'à preſent ne ſe ſont point corrigez des ſottiſes de l'antiquité?

MONTAIGNE.

Je croy que c'eſt parce que vous étes ancien, que vous parlez de l'Antiquité ſi familierement; mais ſçachez qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

SOCRATE.

Cela ſe peut-il? Il me ſemble que de mon temps les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les Hommes profiteroient de l'experience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Et les Hommes font-ils des experiences? Ils ſont faits comme les Oiſeaux, qui ſe laiſſent toûjours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déja pris cent mille Oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre

tout

tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des Peres ſont perduës pour les Enfans.

SOCRATE.

Mais pourquoy ne fait-on point d'experiences ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage, & plus reglée que n'a été ſa jeuneſſe.

MONTAIGNE.

Les Hommes de tous les ſiecles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi par tout où il y a des Hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

SOCRATE.

Et ſur ce pié-là, comment voudriez-vous que les ſiecles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiecle d'aujourd'huy ?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate. Je sçavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raisonner, & d'enveloper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit, & c'est ce que vous appelliez être la Sage-Femme de leurs pensées, & les faire accoucher. J'avouë que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne sçaurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames *vigoureuses & roides* de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Periclés, ni enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoy tient-il? Est-ce que la Nature s'est épuisée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames;

Ames; & pourquoy ne se seroit-elle encore épuisée en rien, horsmis en Hommes raisonnables? Aucun de ses Ouvrâges n'a encore dégeneré; pourquoy n'y auroit-il que les Hommes qui dégenerassent?

MONTAIGNE.

C'est un point de fait, ils dégenerent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit sçû faire si elle avoit voulu, & qu'en suite elle ait fait tout le reste avec assez de negligence.

SOCRATE.

Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espece particuliere, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Periclés, & moy, puis que vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans vôtre siecle des Gens qui nous ressembloient. Ce qui

fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle, & l'antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour faire dépit à ſes Contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos Ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à preſent, nôtre Poſterité nous eſtime plus que nous ne meritons; mais, & nos Ancêtres, & nous, & nôtre Poſterité, tout cela eſt bien égal, & je croy que le Spectacle du monde ſeroit bien ennuyeux, pour qui le regarderoit d'un certain œil; car c'eſt toûjours la même choſe.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiecles differens avoient leurs differens caracteres comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiecles ſçavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinez ? N'en voit-on pas de ſerieux & de badins, de polis & de groſſiers?

SOCRATE.

Il eſt vray.

MONTAIGNE.

Et pourquoy donc n'y aura-t-il pas des ſiecles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas une conſequence. Les Habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe, ou la generoſite, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le genie ſerieux ou badin, ce ne ſont là que les dehors de l'Homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiecle, mais la mode d'être ſçavant peut venir; on eſt intereſſé, mais la mode d'être des-intereſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent

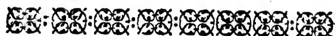
en cent ans, la Nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la Terre, & vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MONTAIGNE.

Cette distribution d'Hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourroit bien y avoir des siecles mieux partagez les uns que les autres.

SOCRATE.

La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.



DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avez-vous? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philosophe que luy.

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardy d'oser atta-

attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes Amis en ſûreté, & de ſe tuer luy-même pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant luy auroit infailliblement pardonné ?

ADRIEN.

Oh! ſi vous examiniez de prés cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Premierement il y avoit ſi long-temps qu'il s'y preparoit, & il s'y étoit preparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troiſiémement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point

point ſon Epée ſous le chevet de ſon Lit, (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de là,) il appella pour la demander un de ſes Eſclaves, & luy déchargea ſur le viſage un grand coup de poing, dont il luy caſſa les dents, à telles enſeignes qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AUTRICHE.

J'avouë que voilà un vilain coup de poing, & qui gâte bien cette mort philoſophique.

ADRIEN.

Vous ne ſçauriez croire quel bruit il fit ſur cette Epée ôtée, & combien il reprocha à ſon Fils & à ſes Domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à Ceſar pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle ſorte, qu'il falut qu'ils ſortiſſent de ſa Chambre, & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AUTRICHE.

Veritablement il n'étoit guere be-

ſoin d'un ſi grand tintamarre, il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort; il n'y a rien de plus aiſé que de mourir quand on le veut, mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes, en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût differé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vray, & je voy que vous vous connoiſſez en morts genereuſes.

M. D'AUTRICHE.

Cependant on dit qu'aprés qu'on eut apporté cette Epée à Caton, & que tout le monde ſe fut retiré, il s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

ADRIEN.

Quel conte! il venoit de crier comme un perdu, & de battre ſes Valets; on ne dort pas ſi aiſement aprés un tel exer-

exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Esclave, luy faisoit trop de mal pour luy permettre de s'endormir, car il nepût supporter la douleur qu'il y sentoit, & il se la fit bander par un Medecin, quoy qu'il fût sur le point de se tuer. Enfin depuis qu'on luy eut apporté son Epée jusqu'à minuit, il lût deux fois le Dialogue de Platon, & par consequent s'il dormit, il ne dormit guere. En verité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprés de ceux qui écoutoient à la porte de sa Chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toûjours dans le fond quelque chose de fort heroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous étes mort dans vôtre Lit, tout uniment & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

ADRIEN.

Quoy ? n'eſt-ce rien de remarquable, que ces Vers que je fis preſque en expirant ?

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma Fille, & Dieu
ſçache où tu vas ;
Tu pars ſeulette, nuë, & tremblotante.
Hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſerieuſe ; mais pour moy, vous voyez que je badinay avec elle ; & c'eſt en quoy je prétens que ma philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à ſon ſecours, que quand elle vient ſans qu'on ait beſoin d'elle.

M. D'AU-

M. D'AUTRICHE.

Oüi, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre; mais par malheur je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits Vers, en quoy consiste toute sa beauté.

ADRIEN.

Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plûtôt que de tomber entre les mains de son Ennemi; ce n'est peut-être pas au fond si grand chose; cependant un trait comme celuy-là brille extrémement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frapé. Qu'un autre meure tout doucement, & se trouve en état de faire des Vers badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frape, & l'Histoire n'en tient presque pas de compte.

M. D'AUTRICHE.

Helas! rien n'eſt plus vray que ce que vous dites; & moy, qui vous parle, j'ay une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entiere; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au deſſus de la vôtre, qui eſt au deſſus de celle de Caton.

ADRIEN.

Comment? que voulez-vous dire?

M. D'AUTRICHE.

J'étois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roy, & ce Prince aprés la mort de ſon Pere, me renvoya chez le mien, en ſe moquant de la promeſſe qu'il avoit faite de m'épouſer. En ſuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roy; & comme j'allois par Mer trouver cet Epoux, mon Vaiſſeau fut batu d'une furieuſe tempête, qui mit ma

ma vie en un danger tres-évident. Ce fut alors que je me composay moy-même cette Epitaphe.

Cy gît Margot, la gentil' Damoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est pucelle.

A la verité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moy. Concevez bien cette espece de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous étes trop badin, je suis raisonnable.

ADRIEN.

Quoy? vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'AUTRICHE.

Oüi, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je suis sûre que vous vous fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles.

J'at-

J'attens un naufrage à tous momens ſans m'épouventer, & je compoſe de ſang froid mon Epitaphe; cela eſt fort extraordinaire, & s'il n'y avoit rien qui adoucit cette Hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronnade. Mais en même temps, je ſuis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ay pourtant le malheur de mourir Fille; je marque le regret que j'en ay, & cela met dans mon Hiſtoire toute la vray-ſemblance dont elle a beſoin. Vos Vers, prenez y garde, ne veulent rien dire; ce n'eſt qu'un galimatias compoſé de petits termes folâtres? mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

ADRIEN.

En verité, je n'euſſe jamais crû que le chagrin de mourir avec vôtre virginité, eût dû vous être ſi glorieux.

M.

M. D'AUTRICHE.

Plaiſantez-en tant que vous voudrez ; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſenciel ſur celle de Caton, & ſur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant vôtre vie, que vous vous étiez engagez d'honneur à ne craindre point la mort ; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne ſçay ce qui en fût arrivé. Mais moy, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au Ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en eſtimât moins ; cependant je demeuray aſſez tranquille pour faire mon Epitaphe.

ADRIEN.

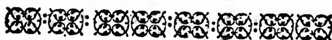
Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite ſur la terre ?

M. D'AUTRICHE.

Ah ! cette chicane-là eſt de mauvaiſe grace ; je ne vous en ay pas fait de pareille ſur vos Vers.

ADRIEN.

Je me rens donc de bonne foy, & j'avouë que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.



DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE'.

ERASISTRATE.

Vous m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoy ? le ſang circule dans le corps ? Les veines le portent des extrémitez au cœur, & il

ſort

ſort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extrémitez ?

HERVE'.

J'en ay fait voir tant d'experiences, que perſonne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres Medecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement tres-lent du cœur vers les extrémitez du corps ; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HERVE'.

Je le prétens ainſi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'eſt moy qui ay mis les Gens en train de faire toutes ces belles découvertes, qu'on fait aujourd'huy dans l'Anatomie. Depuis que j'ay une fois eu trouvé la circulation du

du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau reſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyez combien nôtre Medecine moderne doit avoir d'avantages ſur la vôtre. Vous vous mêliez de guerir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERASISTRATE.

J'avouë que les Modernes ſont meilleurs Phiſiciens que nous; ils connoiſſent mieux la Nature, mais ils ne ſont pas meilleurs Medecins; nous gueriſſions les Malades auſſi bien qu'ils les gueriſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guerir de ſa fiévre quarte. Vous ſçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon poux qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la preſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que

que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une cure auſſi difficile & auſſi conſiderable que celle-là, ſans ſçavoir que le ſang circulât, & je croy qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eût pû vous donner, vous euſſiez été fort embaraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux reſervoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le Malade, c'étoit le cœur.

HERVE'.

Il n'eſt pas toûjours queſtion du cœur, & tous les Malades ne ſont pas amoureux de leur Belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſçavoir que le ſang circule, vous n'ayez laiſſé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Vous croyez donc vos nouvelles

les découvertes fort utiles ?

HERVE'.

Aſſurément.

ERASISTRATE.

Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoy voyons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il y en ſoit jamais venu ?

HERVE'.

Oh ! s'ils meurent, c'eſt leur faute ; ce n'eſt plus celle des Medecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces reſervoirs, tout cela ne guerit donc de rien ?

HERVE'.

On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu, mais il eſt impoſſi-

impoſſible qu'avec le temps, on n'en voye de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous ? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les Hommes ont euë de bonne heure, à laquelle ils n'ont guere ajoûté, & qu'ils ne paſſeront guere, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement, ce qu'ils avoient beſoin de ſçavoir; car ils étoient perdus, ſi elle eût laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi neceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HERVE'.

Ce ſeroit grand' pitié qu'en connoiſſant mieux l'Homme, on ne le guerit pas mieux. A ce compte, pourquoy s'amuſeroit-on à perfectionner

la ſcience du corps humain ? Il vaudroit mieux laiſſer là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoiſſances fort agreables ; mais pour ce qui eſt de l'utilité, je croy que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'eſt bien la même choſe. La Nature veut que dans de certains temps les Hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moyen de la mort ; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point ; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau penetrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.



DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſçaurez que Galilée, qui étoit mon Mathematicien, avoit découvert de certaines Planettes, qui tournent autour de Jupiter, auſquelles il donna en mon honneur, le nom d'Aſtres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement, Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit preſentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autruy.

BERENICE.

Sans doute, je n'ay guere vû d'effets plus remarquables de sa malignité.

C. DE MEDICIS.

Vous en parlez bien à vôtre aise, & vous avez été beaucoup plus heureuse que moy. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si vôtre Mary Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sçay quelle guerre. Il revint ayant défait ses Ennemis ; vous consacrâtes vos cheveux dans un Temple de Venus, & le lendemain un Mathematicien les fit disparoître, publia qu'ils étoient dans le Ciel, & appella une Constellation, la chevelure de Berenice. Faire passer des étoiles pour les cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planettes ; cependant vôtre chevelure a réüssi, & ces pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BERE-

BERENICE.

Si je pouvois vous donner ma chevelure celeste, je vous la donnerois pour vous consoler ; & même je serois assez genereuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce present-là.

C. DE MEDICIS.

Il seroit pourtant considerable, & je voudrois que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vôtre.

BERENICE.

Helas ! quand toutes les Constellations porteroient nom nom, en serois-je mieux ? Il seroit là haut dans le Ciel, & moy, je n'en serois pas moins ici bas. Les Hommes sont plaisans ; ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils tâchent à luy dérober deux ou trois syllables qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de luy faire. Ne vau-

droit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms ?

C. DE MEDICIS.

Je ne suis point de vôtre avis ; on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on est representé, par des pierres qu'on a élevées les unes sur les autres, par son Tombeau même. On se noye, & on s'accroche à tout cela.

BERENICE.

Oüi, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoy attacherez-vous vôtre immortalité ? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MEDICIS.

Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention que de donner ſon nom à des Aſtres ; ils demeurent toûjours.

BERENICE.

Encore de la maniere dont j'en entens parler, les Aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont ; & vous verrez qu'à la longue il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, Grammaticale ; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Sçavans. Il y a quelque temps que je vis ici bas deux Morts, qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchay ; je demanday qui ils étoient, & on me répondit que

étoit le Grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils disputoient sur la préference de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois Mers, sur le Pont Euxin, sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin; mais aprés qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à cause du changement des noms. *Helas!* s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Bisance. Qui démêlera*

lera le nom de Conſtantin dans Stamboul ? il y tire bien à ſa fin.

C. DE MEDICIS.

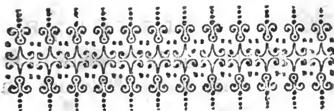
De bonne foy, vous me conſolez un peu, & je me reſous à prendre patience. Aprés tout, puis que nous n'avons pû nous diſpenſer de mourir, il eſt aſſez raiſonnable que nos noms meurent auſſi; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.



DIALOGUES

DE

MORTS MODERNES.



DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

ANNE DE BRETAGNE.



Sſurément, ma mort vous fit grand plaiſir. Vous paſſâtes auſſi-tôt la Mer pour venir épouſer Loüis XII. & vous ſaiſir du Trône que je laiſſois vuide. Mais vous n'en joüîtes guere, & je fus vengée de vous par vôtre jeuneſſe même, & par vôtre beauté, qui vous rendoient trop aimables aux yeux du Roy, & le conſoloient trop aiſément de ma perte ; car elles hâterent ſa mort, & vous empêcherent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE.

Il eſt vray que la Royauté ne fit que ſe montrer à moy, & diſparut en moins de rien.

A. DE BRETAGNE.

Et aprés cela, vous devintes Ducheſſe de Suffolc ? C'étoit une belle chûte. Pour moy, grace au Ciel, j'ay eu une autre deſtinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſay ſon Succeſſeur, ce qui eſt un exemple d'un bonheur fort ſingulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'en croiriez-vous, ſi je vous diſois que je ne vous ay jamais envié ce bonheur-là ?

A. DE BRETAGNE.

Non. Je conçoy trop bien ce que c'eſt que d'être Ducheſſe de Suffolc, aprés qu'on a été Reine de France.

M.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'ANGLETERRE.

Oüi, pourvû que ce soient celles de l'amour; je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ay succedé. Si j'eusse toûjours pû disposer de moy, je n'eusse été que Duchesse, & je retournay bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dés que je fus déchargée de celuy de Reine.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les sentimens si peu élevez?

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que l'ambition n'étoit point

de mon goût. La Nature a fait aux Hommes des plaiſirs ſimples, aiſez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui ſont embaraſſans, incertains, difficiles à aquerir; mais la Nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agreable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit pas beſoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous dit que les Hommes ayent inventé l'ambition? La Nature n'inſpire pas moins les deſirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere. Elle eſt inquiete, pleine de projets chimeriques; elle va au de là de ſes ſouhaits, dés qu'ils

qu'ils ſont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrappe jamais.

A. DE BRETAGNE.

Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrappe trop tôt.

M. D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition; ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de Gens; & par conſequent ce n'eſt point la Nature qui les propoſe aux Hommes, car ſes faveurs ſont toûjours tres-generales. Voyez l'amour; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il ſemble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roy qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guere s'aſſurer d'un cœur. Il ne ſçait ſi

si on ne fait pas pour son rang, tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa Royauté luy coûte tous les plaisirs les plus simples & les plus doux.

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus mal-heureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontez non seulement suivies, mais prévenuës, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut; tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet; en verité on se console de ne pas sçavoir tout à fait au juste, si on est aimé pour son rang, ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens; je ne les en aimerois que mieux. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flate; & ceux qui regnent

sont

ſont exceptez ſi avantageuſement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſez de reſte.

M. D'ANGLETERRE.

Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lors qu'il s'en preſente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a regné en Angleterre & fort long-temps, & fort heureuſement, & ſans Mary. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune Homme bien fait. Dés qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprés de luy, & leur dit quelque choſe aſſez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu prés ce qu'il diſoit, car les Femmes ont un inſtinct ad-

admirable. Les trois ou quatre mots de ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, luy tinrent plus à l'esprit que toute la Harangue des Ambassadeurs, & aussi-tôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit; Ils luy répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine, & se défendirent long-temps de la repeter. Enfin quand elle se servit de son autorité absoluë; elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas. *Ah! voilà une Femme bien faite*, & avoit ajoûté quelque expression assez grossiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce recit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congedia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois, un present considerable. Voyez com-

comme au travers de tous ces plaiſirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaiſir d'être trouvée belle, alla la fraper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eût pas donné ſa Couronne pour tous les plaiſirs imaginables de cette eſpece-là. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les Hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur ; on veut qu'ils agitent & qu'ils transportent. D'où vient que la vie paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, & ne réüſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce, & trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la veuë d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde, les flate moins que les idées qu'ils ſe propoſent quel-

quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRETAGNE.

Ainsi le partage de vos plaisirs simples & tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimeres que les Hommes se forment.

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il est vray que peu de Gens ayent le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, & elle revient aux vrais.





DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutez point; s'il y avoit un pas devant chez les Morts, je ne vous le cederois pas.

CHARLES V.

Quoy? un Grammairien, un Sçavant; & pour dire encore plus, & pousser vôtre merite jusqu'où il peut aller, un Homme d'esprit, prétendroit l'emporter sur un Prince qui s'est vû maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERASME.

Joignez-y encore l'Amerique, & je ne vous en craindray pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour

pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hazards, & qui desassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement, Si Ferdinand vôtre Grand-Pere eût été Homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres Princes que luy eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Christophle Colomb ne se fût point adressé à luy, & l'Amerique n'étoit point au nombre de vos Etats; si aprés la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louïs XI. eût bien songé à ce qu'il faisoit, l'Heritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Païs-Bas pour vous; si Henry de Castille, Frere de vôtre Grand' Mere Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprés des Femmes, ou si sa Femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la Fille de Henry eût passé pour être sa Fille, & le Royaume de Castille vous échapoit.

CHARLES V.

Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt, je pers ou la Caſtille, ou les Païs-Bas, ou l'Amerique, ou l'Italie.

ERASME.

N'en raillez point. Vous ne ſçauriez donner un peu plus de bon ſens à l'un, ou de bonne foy à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de vôtre Grand-Oncle, ou juſqu'à la coquetterie de vôtre Grand' Tante, qui ne vous ſoient neceſſaires. Voyez combien c'eſt un édifice delicat, que celuy qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du hazard.

CHARLES V.

En verité, il n'y a pas moyen de ſoûtenir un examen auſſi ſevere que le vôtre, J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres, diſparoiſſent devant vous.

ERAS-

ERASME.

Ce sont-là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer ; je vous en ai dépoüillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oüi dire que l'Athenien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses Prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs Habits, & de l'autre leurs corps tout nûs ; & que comme les Habits étoient d'une grande magnificence, il y eût presse à les acheter ; mais que pour les Hommes personne n'en voulut? De bonne foy, je croy que ce qui arriva à ces Perses-là, arriveroit à bien d'autres, si l'on separoit leur merite personnel d'avec celuy que la Fortune leur a donné.

CHARLES V.

Mais quel est ce merite personnel ?

ERASME.

Faut-il le demander ? tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les sciences.

CHAR-

CHARLES V.

Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire ?

ERASME.

Sans doute. Ce ne ſont pas des biens de fortune, comme la nobleſſe ou les richeſſes.

CHARLES V.

Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les ſciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, commes les richeſſes viennent à la plûpart des Gens riches ? N'eſt-ce pas par voye de ſucceſſion? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainſi que nous de nos Peres. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſedons, on vous a laiſſé auſſi tout ce que vous ſçavez ; & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçû des Anciens avec le même reſpect, que quelques Gens regardent les Terres & les

les Maiſons de leurs Ayeux, où ils ſe-
roient bien fâchez de rien changer.

ERASME.

Mais les Grands naiſſent heritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'étoient pas nez heritiers des connoiſſances des Anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez difficile à recüeillir, pour être fort honorable.

CHARLES V.

Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à acquerir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de fortune, voilà les choſes égales. Car enfin, ſi vous ne regardez que la difficulté, il eſt ſûr que les affaires du monde en ont plus, que les ſpeculations du Cabinet.

ERAS-

ERASME.

Mais ne parlons point de la ſcience; tenons nous-en à l'eſprit; ce bien-là ne dépend aucunement du hazard.

CHARLES V.

Il n'en dépend point? Quoy, l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard eſt-il moindre de naître avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un Pere qui ſoit Roy? Vous étiez un fort habile Homme; mais demandez à tous les Philoſophes, à quoy il tenoit que vous ne fuſſiez une bête. Preſque à rien; à une petite diſpoſition de fibres; enfin, à quelque choſe que l'Anatomie la plus delicate ne ſçauroit jamais appercevoir. Et aprés cela, ces Meſſieurs les beaux Eſprits nous oſeront ſoûtenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du hazard, & croi-

ront avoir droit de ſe mettre au deſſus de tous les autres Hommes ?

ERASME.

A vôtre compte, être riche, ou avoir de l'eſprit, c'eſt le même merite.

CHARLES V.

Avoir de l'eſprit, eſt un hazard plus heureux, mais au fond c'eſt toûjours un hazard.

ERASME.

Tout eſt donc hazard ?

CHARLES V.

Oüi, pourvû qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoit point. Je vous laiſſe à juger, ſi je n'ay pas dépoüillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait ; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naiſſance, & je leur ôte juſqu'à ceux de l'eſprit. Si avant que de tirer vanité

té d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartint, il n'y auroit guere de vanité dans le monde.



DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE.

LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoy m'avez-vous si long-temps flâté de l'esperance de vous épouser, puis que vous étiez resoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH.

J'en ay bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ay été la Penelope de mon siecle. Vous, le Duc d'Anjou vôtre Frere, l'Archiduc, le Roy de Suede, vous étiez

tous des Pourſuivans, qui en vouliez à une Iſle bien plus conſiderable que celle d'Ithaque ; je vous ay tenus en haleine pendant une longue ſuite d'années, & à la fin je me ſuis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous reſſemblaſſiez tout à fait à Penelope ; mais on ne trouve point de comparaiſons qui ne ſoient défectueuſes en quelque point.

ELISABETH.

Si vous n'étiez pas encore auſſi étourdi que vous l'étiez, & que vous puiſſiez ſonger à ce que vous dites....

LE DUC.

Bon, je vous conſeille de prendre vôtre ſerieux. Voilà comme vous avez toûjours fait des fanfaronnades de virginité ; témoin cette grande

Con-

Contrée d'Amerique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en memoire de la plus douteuse de toutes vos qualitez. Ce Païs-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur, il est dans un autre monde ; mais il n'importe ce n'est pas là dequoy il s'agit. Rendez-moy un peu raison de cette conduite mysterieuse que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien ? Est-ce que les six Mariages de Henri VIII. vôtre Pere, vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippes II. à ne point sortir de Madrid ?

ELISABETH.

Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez ; en effet mon Pere passa toute sa vie à se marier, & à se démarier, à repudier les unes de ses Femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vray secret de ma

conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joly, que de former des deſſeins, de faire des preparatifs, & de n'executer point. Ce qu'on obtient, vaut toûjours moins qu'il ne valoit, quand on ne faiſoit que l'eſperer, & les choſes ne paſſent point de nôtre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer; ce ne ſont que Bals, que Fêtes, que Réjouïſſances, je vais même juſqu'à vous donner un Anneau. Juſques-là tout eſt le plus riant du monde; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées; auſſi ce qu'il y a d'agreable dans le Mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens là, & vous renvoye.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimeres.

ELISABETH.

Ah ! si l'on ôtoit les chimeres aux Hommes, quel plaisir leur resteroit-il ? Je voy bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étoient dans vôtre vie ; mais en verité, vous étes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

LE DUC.

Quoy ? quels agrémens y avoit-il dans ma vie ? Rien ne m'a jamais reüssi. J'ay pensé quatre fois être Roi, d'abord il s'agissoit de la Pologne, en suite de l'Angleterre, & des Païs-Bas ; enfin la France devoit apparemment m'appartenir, & au bout du compte je n'ay été Roy de rien.

ELISABETH.

Et voilà ce bonheur dont vous ne vous étes pas apperçû. Toûjours des imaginations, des esperances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait pen-

dant toute vôtre vie que vous preparer à la Royauté, comme je n'ay fait que me preparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je croy qu'un mariage effectif ne vous eût point fait de mal, je vous avouë qu'une veritable Royauté eût été assez de mon goût.

ELISABETH.

Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legerement, sans y arrêter jamais le pied.





DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN,

ALBERT FREDIRIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous en aime mieux, d'avoir été fou aussi bien que moy. Apprenez-moy un peu l'Histoire de vôtre folie ; comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN.

J'étois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siecle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes Ouvrages rendirent illustre. Mais elle prit tant de goût à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour

pour quelque autre ; & afin de s'assurer de la fidelité de ma Muse, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Combien y a-t-il que vous étes mort?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-être quatre cens ans.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Il faloit que les Poëtes fussent bien rares dans vôtre siecle, puis qu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette maniere là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siecle où j'ay vécu ; vous eussiez pû faire des Vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CABESTAN.

Je le sçay. Je ne voy aucun de tous ces

ces beaux esprits qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou ?

A. F. DE BRANDEBOURG.

D'une maniere fort raisonnable. Un Roy l'est devenu pour avoir vû un Spectre dans une Forest, ce n'étoit pas grand' chose. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Et que vîtes-vous ?

A. F. DE BRANDEBOURG.

L'appareil de mes Nôces. J'épousois Marie-Eleonor de Cleves ; & je fis pendant cette grande fête des reflexions sur le Mariage, si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans vôtre maladie quelques bons intervales ?

A. F. DE BRANDEBOURG.

Oüi.

G. DE CABESTAN.

Tant pis, & moy je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout à fait.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Je n'eusse jamais crû que ce fût-là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut l'être entierement, & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie, & ces retours entiers de la raison, n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considerable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé; ils sont toûjours égale-

ment fous, & ils ne ſe gueriſſent jamais.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Pour moy, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toûjours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne ſçavez donc pas à quoy ſert la folie? Elle ſert à empêcher que l'on ne ſe connoiſſe, car la vûë de ſoy-même eſt bien triſte; & comme il n'eſt jamais temps de ſe connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Vous avez beau dire; vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont, comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des Hommes parle raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de

de perdre l'esprit ; & on ne distingueroit point les Frenetiques d'avec les Gens de bon sens.

G. DE CABESTAN.

Les Frenetiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les forts liens de la societé humaine, témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes, surquoy roule tout ce qui se fait dans le monde ; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Les Frenetiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous

les

les uns les autres ; mais les autres Hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CABESTAN.

Ah ! que dites-vous ? Tous les Hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le ſolitaire ſe moque du Courtiſan ; mais en recompenſe il ne le va point troubler à la Cour ; le Courtiſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe ; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embaraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Franchement tout mort que vous étes,

étes, je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'étes pas encore bien gueri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toûjours d'un autre. La vraye sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient; mais l'opinion de sagesse égale tous les Hommes, & ne les satisfait pas moins.



DIALOGUE V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vray, je ne comprens point vôtre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*; il n'y

n'y a jamais d'un côté ni tendres refus, ni resistances engageantes; il n'y a jamais de l'autre ni soûmissions, ni soins de plaire; c'est à dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE.

Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui sont extrémement jaloux de leur autorité, ont negligé par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinees. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mêlassent trop des affaires.

A. SOREL.

Hé bien, que sçavent-ils si ce seroit un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses; & moi qui vous parle, si je n'avois été maîtresse d'un Roy de France, & si je

n'avois

n'avois eu beaucoup d'empire ſur luy, je ne ſçay où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous oüi dire combien nos affaires étoient deſeſperées ſous Charles VII. & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient preſque entierement les Maîtres ?

ROXELANE.

Oüi ; comme cette Hiſtoire a fait grand bruit, je ſçay qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui étiez cette Pucelle-là ? & comment étiez-vous en même temps maîtreſſe du Roy ?

A. SOREL.

Vous vous trompez ; je n'ay rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roy, dont j'étois aimée, vouloit abandonner ſon Royaume aux Uſurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Païs de Montagnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de

le ſuivre. Je m'aviſay d'un ſtratageme pour le détourner de ce deſſein. Je fis venir un Aſtrologue avec qui je m'entendois ſecrettement; & aprés qu'il eut fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en preſence de Charles VII. que tous les Aſtres étoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſſion à un grand Roy. *Auſſi-tôt je dis à Charles, vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre; car vous ne voulez plus être Roy, & il n'y a pas aſſez de temps que vous m'aimez pour avoir rempli ma deſtinée.* La crainte qu'il eût de me perdre, luy fit prendre la reſolution d'être Roy de France; & il commença dés-lors à ſe rétablir. Voyez combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

ROXELANE.

Il eſt vray, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée pour attribuer à une jeune Païſanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roy?

A. SOREL.

Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moy j'avois auparavant animé le Roy. Elle fut d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais ſans moy elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ay dans cette grande affaire, quand vous ſçaurez le témoignage qu'un des Succeſſeurs de

Char-

Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

Gentille Agnés, plus d'honneur tu merites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer
Close Nonnain, ou bien devot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avoüerez que si j'eusse été une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je luy fis, il étoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtresse de vous-même; mais moy, toute Esclave que j'étois, je ne laissay pas de m'asservir le Sultan. Vous avez fait

fait Charles VII. Roy presque malgré luy ; & moy, de Soliman, j'en fis mon Epoux, malgré qu'il en eût.

A. SOREL.

Hé quoy? on dit que les Sultans n'épousent jamais.

ROXELANE.

J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoy que l'extréme passion qu'il avoit pour moy, eût déja été satisfaite bien des fois. Vous allez entendre un stratagéme plus fin que le vôtre. Je commencay à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuses ; aprés quoy je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons necessaires, je luy dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien ;

rien; & que comme j'étois Esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que j'eusse moy-même le mérite de mes bonnes actions. Mais quand il voulut vivre avec moy comme à l'ordinaire, & me traiter en Belle du Serrail, je luy marquay beaucoup de surprise, & luy representay avec un grand serieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une Femme libre. Soliman avoit la conscience delicate; il alla consulter ce cas à un Docteur de la Loy, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que Soliman se gardât bien de prétendre rien sur moy qui n'étois plus son Esclave; & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à luy. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul party à prendre, mais un party fort extraordinaire, & même dangereux pour un Sultan; cependant il le prit; & m'épousa.

A. SOREL.

J'avouë qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre nôtre pouvoir.

ROXELANE.

Les Hommes ont beau faire; quand on les prend par les passions, on les mene où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus imperieux; je feray de luy tout ce qu'il me plaira, pourveu que j'aye beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.



DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoy? ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez

n'avez pas oublié toute l'Aſtrologie que vous ſçaviez autrefois?

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous diſpenſe d'obſerver les regles ſi exactement.

ANSELME.

Il ſeroit plaiſant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore ſurquoy voudriez-vous que j'en fiſſe?

J. DE NAPLES.

Sur moy, ſur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon. Vous étes morte, & vous le ſerez toûjours, voilà tout ce que j'ay à vous prédire. Eſt-ce que nôtre condition, ou nos affaires peuvent changer?

ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner là toutes leurs veuës. Ne vaut-il pas mieux qu'il les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir? C'eſt toûjours autant, dont ils ſe mettent en poſſeſſion par avarice.

ANSELME.

Et qu'en arrive-t-il? Ils empruntent tellement ſur l'avenir par leurs imaginations, & par leurs eſperances, que quand il eſt enfin preſent, ils trouvent qu'il eſt tout épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude; le grand leurre des Hommes, c'eſt toûjours l'avenir, & nous autres Aſtrologues nous le ſçavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des ſignes froids & des ſignes chauds, qu'il y en a de mâles & de femelles, qu'il y a des Planettes bonnes & mauvaiſes, & d'au-

d'autres qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçûës, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoy? n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez été mon Aſtrologue, vous me diſiez du mal de l'Aſtrologie.

ANSELME.

Ecoutez; un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimez tant.

J. DE NAPLES

Oh! je ne vous en croy pas vous-même. Comment m'euſſiez-vous predit que je devois me marier quatre fois?

fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le Mariage? Il faloit bien que vous eussiez lû cela dans les Cieux.

ANSELME.

Je les consultay beaucoup moins que vos inclinations; mais aprés tout quelques Propheties qui réüssissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Histoire assez plaisante? Il étoit Astrologue, & ne croyoit non plus que moy à l'Astrologie. Cependant pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les regles, & prédit à quelqu'un des évenemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous ses calculs Astronomiques, qui avoient été le fonde-

ment de ses prédictions. Sçavez-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; & si ses supputations eussent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NAPLES.

Si je croyois que cette Histoire fût vraye, je serois bien fâchée qu'on ne la sçût pas dans le monde, pour se détromper des Astrologues.

ANSELME.

On sçait bien d'autres Histoires à leur desavantage, & leur métier ne laisse pas d'être toûjours bon. On ne se desabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puissant. Les Hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une esperance, & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquerir, ils le sacrifient encore à une autre esperance ; & il semble que ce soit-là un ordre malicieux étably dans la Natu-

re,

re, pour leur ôter toûjours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guere d'être heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra, devoit être autrement fait que celuy qui est déja venu.

J. DE NAPLES.

Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je sçay une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ay apprise autrefois à la Cour d'Amour, qui se tenoit dans vôtre Comté de Provence. Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une Fontaine. Il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant luy, parce qu'il esperoit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. *Ce temps étant*

passé,

passé, voici encore la même eau, di-soit-il, *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toûjours la même, il attendit si bien que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NAPLES.

Il m'en est arrivé autant, & je croy que de tous les Morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'esperer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant soy. Un Sage, selon vous, seroit comme nous autres Morts, pour qui le present & l'avenir sont parfaitement semblables; & ce Sage par consequent s'ennuyeroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! C'est une plaisante condi-
tion

tion que celle de l'Homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout, & pour ne joüir de rien; pour marcher toûjours, & pour n'arriver nulle part.

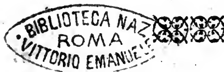
FIN.



TITRES ET SUJETS des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS AVEC LES MODERNES.



A.



